

Placé sous le thème : problème des rapports et des apports réciproques de l'histoire et de la sociologie.

Ce séminaire résidentiel organisé par la Direction générale de l'Organisation des Etudes, service des « Activités para- et extrascolaires et de perfectionnement des maîtres et des éducateurs » en collaboration avec MM. les Inspecteurs G. DELCROIX et R. VAN SANT-BERGEN, s'est tenu au Domaine du Rond-Chêne à Esneux, les 27, 28 et 29 novembre 1972.

Durant ces trois journées, les participants ont entendu successivement les exposés de Monsieur BUSINO : *Apports de l'Histoire à la Sociologie* ; Monsieur MANDROUX : *Apports de la sociologie à l'histoire* ; Monsieur SOBOUL : *Quelques réflexions sur l'enseignement de l'histoire* ; Monsieur SALMON : *Valeur historique des traditions orales* ; Monsieur DEVLEESHOUWER : *Perspectives de l'histoire, perspectives de la sociologie* ; Monsieur MINON : *Etude d'un problème de stratification sociale* ⁽¹⁾.

Ces communications se sont échelonnées au cours des deux premières journées et chaque exposé a été suivi de discussions animées et enrichissantes au cours desquelles les orateurs ont précisé et approfondi leur pensée ⁽²⁾.

Les participants, réunis en quatre groupes de travail, ont élaboré une synthèse de leurs travaux respectifs ⁽³⁾.

La dernière matinée du séminaire fut consacrée à l'audition des synthèses des différents groupes de travail et une discussion générale animée fournit la matière du rapport général ⁽⁴⁾.

(1) Les textes des exposés de MM. SOBOUL et MINON ne nous étant malheureusement pas parvenus, nous nous voyons dans l'impossibilité de les publier dans ce numéro.

(2) Compte rendu des débats qui suivirent ces exposés, voir pp. 62-75.

(3) Voir pp. 78-84.

(4) Voir p. 85.

Mesdames, Messieurs,

En déclarant ouverts les travaux de ce premier Séminaire résidentiel d'histoire, au domaine du Rond-Chêne, il nous incombe d'assumer une double tâche après celle d'exprimer nos remerciements envers tous ceux qui ont contribué activement à sa réalisation matérielle, tant au sein de l'Organisation des Etudes, que sur place dans l'équipe animée par M. Herve, directeur de ce Centre.

La première de ces deux tâches est bien agréable. Elle consiste à présenter les uns aux autres les participants de ce séminaire. La liste vous en a été distribuée, elle subira quelques modifications au gré des allées et venues des invités extérieurs. Ces modifications seront consignées dans la liste finale. Les travaux de groupe, les conversations de couloir aideront ceux que les nombreuses réunions pédagogiques n'ont pas encore permis de se rencontrer, ils sont rares, à faire connaissance et à échanger leurs vues.

Nous voudrions toutefois exposer en bref les titres et qualité des hôtes d'honneur qui ont accepté soit de nous présenter une communication, soit d'animer les débats ou les séances de travail qui nous attendent, soit encore de se prêter à l'une et à l'autre opération.

Par ordre alphabétique, sans préséance, nous citerons simplement :

1. M. BUSINO, licencié en 1950, docteur en 1954, se consacra ensuite à l'enseignement secondaire et à la recherche et devint notamment directeur du Haut Fonds National de la Recherche Scientifique en Suisse. En 1967, il fut nommé professeur de sociologie à Lausanne et ensuite directeur de l'Institut de Sociologie de cette même université. Il publia de nombreux articles de sociologie mathématique et édita des textes des penseurs sociologiques de l'école de Lausanne.

M. BUSINO, spécialiste en sociologie, nous parlera des « Apports de l'histoire à la sociologie ».

2. M. DEVLEESHOUWER, docteur en Droit et en Philosophie et Lettres (Histoire), professeur à l'Université Libre de Bruxelles, est également directeur des Recherches à l'Institut de Sociologie de cette même université.

Parmi ses publications, citons notamment : *Les Belges et le danger de guerre 1910-1914*, paru en 1958 et *L'arrondissement de Brabant en l'an III*, paru en 1964.

3. M. MANDROU fit ses études à Lyon et Paris ; agrégé en 1950, Docteur ès Lettres en 1968. Sa thèse a pour sujet : *Les Magistrats et sorciers au XVII^e siècle* et *Les Fugger, propriétaires fonciers en Souabe fin du XVI^e siècle*. Actuellement professeur à Paris X-Nanterre et directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes (VI^e section).

Il a publié différents ouvrages :

- *Histoire de la Civilisation française* (avec G. DUBY).
- *Introduction à la France moderne* (XVI^e s.).
- *De la culture populaire en France aux XVII^e et XVIII^e siècles.*
- *Classes et luttes de classes en France au début du XVII^e siècle.*
- *La France aux XVII^e et XVIII^e siècles.*
- *Magistrats et sorciers en France au XVII^e siècle.*
- *Les Fugger, propriétaires fonciers en Souabe à la fin du XVII^e siècle.*

4. MINON Paul, docteur en droit et licencié en sciences sociales, professeur à l'Université de l'Etat à Liège et titulaire de la chaire de Sociologie.

Il s'est principalement spécialisé :

1. dans la sociologie de l'éducation et dans la sociologie des communautés urbaines et rurales ;
2. dans la méthodologie de la collecte, du traitement et de l'analyse des informations et,
3. enfin dans la méthodologie spéciale pour l'agrégation en sciences sociales.

Ses œuvres sont les suivantes :

- *Initiation aux méthodes d'enquête sociale.*
- *Initiation à la méthodologie des sciences sociales.*
- *Facteurs sociaux de la première orientation scolaire.*
- *KATUBA. Etude quantitative d'une communauté urbaine africaine.*
- *Le peuple liégeois. Structures sociales et attitudes religieuses.*
- *Sociologie du cinéma.*
- *Etudes et ascension sociale.*

Il est également l'auteur de différents articles.

5. SALMON Pierre, né à Liège en 1926, docteur en philosophie et lettres, ancien pensionnaire étranger à l'école normale supérieure de Paris, il est actuellement chargé de cours à l'Université Libre de Bruxelles et collaborateur scientifique à l'Institut de Sociologie de la même université.

Il a accompli plusieurs missions et séjours d'étude en Afrique, en Asie et en Amérique. Il fut notamment professeur visiteur à l'université officielle de Lubumbashi.

Une dizaine de livres, de nombreux articles et comptes rendus exposent le fruit de ses recherches.

Son ouvrage *La politique égyptienne d'Athènes aux VI^e et V^e s. av.-J.-C.*, a été couronné et publié en 1965 par l'Académie Royale de Belgique.

Son livre *Histoire et critique* paru aux Presses Universitaires de l'U.L.B. en 1969 vient d'être traduit en espagnol.

6. M. SOBOUL, licencié diplômé en 1936 et agrégé en 1938. De 1940 à 1942, il fut professeur au Lycée de Montpellier. En 1942, il fut révoqué et arrêté pour faits de résistance. Il mena ensuite une vie clandestine au sein du Front National jusqu'à la Libération. En automne 1944, réintégré dans l'enseignement secondaire, professa un an à Montpellier, il continua ensuite sa carrière au Lycée Henri IV à Paris. Après avoir consacré les années de 1950 à 1953 à la recherche scientifique, il soutint ses thèses en 1958. A cette occasion, il traita le sujet suivant : *Les sans-culottes parisiens en l'an II. Mouvements populaires et gouvernements révolutionnaires. 1793-1794*, tandis que sa thèse complémentaire s'intéressait aux *Campagnes montpéliériennes à la fin de l'Ancien Régime*.

M. SOBOUL, nommé en 1960 professeur à l'Université de Clermont-Ferrand et en 1967 à la Sorbonne, occupe la chaire d'Histoire de la Révolution française à cette dernière université. M. SOBOUL est encore, — est-il utile de le rappeler ? — auteur du bien connu *Précis d'histoire de la Révolution française*. Nous avons donc le plaisir d'avoir parmi nous, non seulement un éminent professeur de la Sorbonne ou plus exactement maintenant Université de Paris I - Panthéon — Sorbonne, spécialiste de l'histoire de la Révolution française, mais encore un homme qui a été pendant de nombreuses années professeur dans l'enseignement secondaire et est donc bien informé des problèmes que l'enseignement de l'histoire peut soulever à ce niveau.

La seconde tâche, infiniment plus délicate, nous impose de poser le problème évoqué durant ces journées et de lancer les débats sur une matière qui depuis trois quarts de siècle provoque des oppositions parfois violentes.

Vous nous permettrez d'abord de vous lire un texte. C'est une habitude et, peut-être, un défaut d'historien, accoutumé à laisser ou à faire parler les autres plutôt que de s'exprimer lui-même ! Or donc, écoutez ces réflexions que Gottfried Wilhelm LEIBNIZ, savant du XVII^e siècle, appliquait aux hommes de son temps :

« Le genre humain, considéré par rapport aux sciences qui servent à notre bonheur, me paraît semblable à une troupe de gens qui marchent en confusion dans les ténèbres, sans avoir ni chef, ni ordre, ni mot, ni autre marque pour régler la marche et pour se reconnaître. Au lieu de nous tenir la main pour nous entretenir et pour assurer notre chemin, nous courons au hasard et de travers, et nous heurtons même les uns contre les autres, bien loin de nous aider

et de nous secourir. Nous allons même nous enfoncer dans le marais et sable mouvant des doutes sans fin, où il n'y a rien de solide ni de ferme... On voit que ce qui pourrait nous aider le plus, ce serait de joindre nos travaux, de les partager avec avantage et de les régler avec ordre ; mais à présent, on ne touche guère à ce qui est difficile, et que personne n'a encore ébauché, et tous courent en foule à ce que d'autres ont déjà fait, ou ils se copient et même se combattent éternellement (1). »

Rarement propos semble mieux pouvoir se rapporter à notre temps et plus particulièrement aux historiens que nous sommes, ici, en majorité. Deux problèmes majeurs se posent en effet à l'histoire et à son enseignement, à tous les niveaux scolaires.

Le premier, provient du fait que la définition de l'histoire, celle de son objet spécifique, à force d'être esquivée ou prise pour acquise, a été oubliée par l'immense majorité des historiens et a fortiori par ceux qui les contestent. On le constate en pratique, sinon en théorie, et cela au moment même où la place de l'histoire dans la culture est réellement menacée, non seulement par la concurrence des sciences sociales, mais par la désertion de son public, mis à part les « curieux » en quête d'évasion.

Le second, il est plus grave et plus urgent à régler à court terme : il réside dans l'absence quasi totale de cohérence et de conséquence entre les définitions même les plus acceptables de l'histoire et de ses objectifs, et les méthodes de travail et d'évaluation au niveau scolaire (2).

C'est à tenter de voir clair, en nous-même comme en autrui, que nous sommes conviés ici autour d'un questionnaire qui vous a été distribué et qui doit servir de fil directeur de notre réflexion.

Le fait que nous soyons rassemblés ici quelles que soient nos opinions, quelles que soient nos tendances ou nos formations respectives témoigne en notre faveur. Il témoigne que passé le temps de l'affrontement, commence celui de la compréhension réciproque.

« Il est d'abord nécessaire de nous indiquer », notait Saint-Exupéry, « L'indignation, c'est le signe du courant, c'est une réaction. Quand on appuie contre quelque chose, on éprouve des réactions. La réaction, c'est signe de la pesée. S'il n'y a point de réaction, c'est que la pesée n'existe pas. » L'opposition est utile dans la mesure où elle amène la concertation puis dans la mesure où elle emporte finalement la conviction. En 1833, dans ses *Principes de géologie*, Charles LYELL, physicien écossais, inspirateur de Darwin, constatait avec mélancolie :

(1) *Philosophische Schriften*, édition GERHARD, série VII, p. 157-158.

(2) JETTE René, *Pour une conception fonctionnelle de l'histoire*, dans « L'histoire et son enseignement », QUEBEC, PUQ, 1970.

« Toutes les fois qu'un fait nouveau et saisissant vient au jour dans la science, les gens disent d'abord que ce n'est pas vrai, puisque c'est contraire à la religion, et, à la fin, qu'il y a longtemps que tout le monde le savait. »

Nous n'en espérons pas tant.

Lorsque est née l'idée de ce Séminaire, notre premier mouvement avait été d'en formuler le thème d'une manière fort succincte : « HISTOIRE OU SOCIOLOGIE » et de le réserver aux seuls historiens. Traité principalement par des historiens ou par des experts sociologues appelés en consultation, le débat devait prendre la forme d'une réflexion sur la nature de la matière historique et sur les buts de l'enseignement de l'histoire.

Nous ne vous cacherons pas que passé le milieu d'historiens, il fut loin d'être ressenti comme tel. On pouvait, en effet, y voir une alternative débouchant sur une exclusive en matière sinon d'enseignement, du moins d'enseignants. Voilà pourquoi, sans rompre avec l'esprit initial, nous avons placé cette réunion sous le signe des « RAPPORTS ET APPORTS RECIPROQUES DE L'HISTOIRE ET DE LA SOCIOLOGIE ». Cette formule désire simplement joindre et reconnaître la qualité de chacune des deux optiques, historique d'une part, sociologique de l'autre sans pour autant préjuger soit de leur contenu commun, soit de leur contenu spécifique. C'est aussi la raison pour laquelle se trouvent rassemblés ici des professeurs d'histoire et des professeurs de sciences sociales, dont l'expérience nous permettra peut-être de clarifier certains points de notre questionnaire.

Historien de formation et de vocation, nous ne pouvons nous empêcher de reprendre ici la profession de foi de Térence ; en la modifiant légèrement, je dirai : « Historien je suis, rien de ce qui est humain ne m'est étranger » et nous ajouterons à l'intention des sociologues : « Un peu de sociologie écarte de l'histoire, beaucoup de sociologie y ramène. »

D'autres, plus érudits, diront tout à l'heure ou demain ce qu'ils pensent qu'est la sociologie, ce qu'ils pensent qu'est l'histoire. Peut-être réussiront-ils à circonscrire pour chacune un contenu et un champ de préoccupation différents. Nous ne voulons voir dans la proposition qu'un faux problème. S'il avait été présent, Fernand BRAUDEL nous aurait expliqué que « Les deux métiers, dans leur ensemble, ont même limites, même circonférence. Peu importe si le secteur historique est, ici, mieux labouré, là le secteur sociologique : un peu d'attention ou de travail et les domaines se correspondraient mieux et connaîtraient sans peine les mêmes réussites. » « Des deux voisins, l'un s'introduit dans le passé qui, après tout n'est pas son domaine spécifique, au nom, si l'on veut, de la répétition ; l'autre pénètre dans le présent au nom d'une durée créatrice de structurations et de déstructurations, de permanences aussi. Répétition et comparaisons d'un côté, durée et

dynamisme de l'autre, sont des prises sur le réel, des outils que chacun peut utiliser. Entre réel vécu et réel qui se vit ou va se vivre, la limite est-elle si nette ? (1). »

On n'accusera certes par l'Eglise d'être dans ses propos en avance sur son temps. Or voici dix ans déjà qu'à la suite du concile de Vatican II, la constitution *Lumen gentium* reconnaissait : « Le mouvement de l'histoire devient si rapide que chacun a peine à le suivre... Bref, le genre humain passe d'une notion plus statique de l'ordre des choses à une conception plus dynamique et évolution : de là naît, immense, une problématique nouvelle... » (2).

En 1967, Charles MORAZE confiait à François FURET qui le rapporte : « La nature de l'histoire se transforme, elle nous oblige à reconsidérer nos valeurs, à y faire prévaloir l'universel sur le traditionnel... Le temps, notre maître à tous, est à plus forte raison un facteur essentiel de ce qui fait l'objet des sciences sociales... C'est à tout instant qu'il faut rappeler cette toute puissance de la durée. Où le ferait-on mieux qu'à l'école de l'histoire ? »

Il poursuivait : « Personne ne peut plus croire aujourd'hui, que notre culture puisse ignorer les autres... Il est... urgent que les hommes de demain soient informés à l'échelle planétaire où s'étend leur univers, de ce que nous autres, hommes d'hier, savions dans le cadre étroit de notre Occident. » « Une nécessaire égalisation des conditions entre peuples pauvres et peuples nantis ne se fera pas sans surprise. Il faudrait que notre jeunesse en fût avertie, qu'elle y fût préparée. Elle ne pourra l'être que grâce à un nouvel humanisme, un humanisme moderne qui, à sa manière, enseignera ce que l'humanité recèle de commun dans les matières si différentes qu'elle a de se manifester. (3) »

Depuis cette date, bien des convulsions ont secoué nos écoles, signe d'une crise grave dans nos systèmes sociaux. Plus que jamais la question n'est-elle pas posée de savoir jusqu'à quel point l'histoire, étude du présent dans le temps à travers sa perspective dynamique, rejoint la sociologie, analyse statique de situations successives ? Tout ne se résoudrait-il pas finalement sur le plan des oppositions stériles dans une sociologie historique ?

Comme l'exprime Georges GUSDORF, « le régime de spécialisation outrancière, caractéristique des temps modernes, a falsifié le sens du savoir en réduisant l'envergure de l'intelligence. Centrée sur les sciences humaines, à la fois immanente et transcendante à leur déve-

(1) BRAUDEL F., *Histoire et sociologie*, dans *Traité de sociologie*, t. I, p. 91, 3^e éd., Paris, P.U.F., 1967.

(2) Constitution LUMEN GENTIUM, 5, § 3.

(3) *Le Nouvel Observateur*, n° 129, 3-10 mai 1967, Paris.

loppement, l'anthropologie (fondamentale) doit être la mise en lumière systématique de l'humanité de l'homme » (1). Cet appel peut-il laisser insensible historiens autant que sociologues, la connaissance de l'homme ne constitue-t-elle pas le lien commun d'un humanisme à la mesure de notre temps qui va vite, de notre monde qui s'élargit, de nos semblables qui se multiplient, de nos adversaires qui se rapprochent et dans lesquels, à y bien regarder, à y voir clair enfin, formons-en le vœu, nous pourrions reconnaître notre frère.

Ce n'est donc pas sans espoir, mais avec dans l'âme une certaine détresse, que nous vous proposons ce travail de réflexion. L'important est peut-être moins d'avoir réponse à tout que d'avoir question à tout, principalement à soi-même, en toute humilité. Ce serait le signe de la vraie rénovation.

R. VANSANTBERGEN.

G. DELCROIX.

(1) GUSDORF G., *Les sciences de l'homme sont-elles des sciences humaines ?* Strasbourg, 1967.